

# CES FRANÇAIS QUI CONSTRUISENT LEUR MAIRIE : QUI SONT-ILS ?



Photos Etienne Holger

**Mlle Goukowsky, maire de Bouafles, et son adjoint, Mme Apercé, sur le chantier.**

→  
Donc, Noël 1976 : on commence. La toute première étape : une action de porte à porte. Qui sera volontaire ? Qui fera quoi ? Qui s'engagera à tenir jusqu'au bout de son travail ? Dans l'appartement de Mme Coquière, institutrice, on s'affaire. Ecrire un texte explicatif. Composer un tableau des divers stades de la construction où chacun s'inscrira selon ses talents ou ses possibilités : gros-œuvre, maçonnerie, charpente, toiture, menuiserie, plomberie, chauffage, électricité, tapisserie, vitrerie, peinture, finition et nettoyage, etc. Ronéotyper le tout en dizaines d'exemplaires et aller voir les gens chez eux, le soir, pour récolter toutes les bonnes volontés d'où qu'elles viennent : amateurs, bricoleurs, gens d'expérience, voire professionnels, hommes ou femmes, fermiers, artisans, retraités... M. Coquière, conseiller municipal, fait, jour après jour, la tournée du village. Il informe. On discute. Certains disent : c'est beaucoup... Et pourtant, rares sont ceux qui refusent.

Alors, de jeunes techniciens bricquevillais mettent au point un tableau général, où les volontaires sont répartis selon le travail qu'ils ont choisi. On manque d'électriciens. Le conseil municipal décide de confier l'installation électrique à une entreprise. Ce qu'il fera aussi pour la charpente et la toiture. Une subvention du Conseil général et du ministère de l'Intérieur permet d'en appeler à des professionnels pour certains ouvrages plus spécialisés ou plus dangereux. Il faut aussi régler le problème de l'assurance, étudier — très important — les normes de sécurité exigées par la loi pour un bâtiment public.

L'architecte, un enfant du pays, M. Vimont, fait un avant-projet que les Bricquevillais jugent intéressant mais trop petit. Il faut agrandir la salle d'un tiers.

Et qui sera maître d'œuvre parmi tous ces constructeurs amateurs ? Le choix se porte sur le maire, Mme Lelièvre. Son mari est entrepreneur, il pourra la conseiller.

## Faut-il mettre de l'eau dans le béton ?

Mme Lelièvre fait ses équipes. Le lundi, les employés libres ce jour-là. Le mardi, les fermiers. Le samedi, les bénéficiaires du week-end. Le dimanche, personne. Trois jours de travail plein par semaine. Et tout le monde se présente sur le chantier, ponctuellement, sans défaillance. On y voit aussi M. Lelièvre qui intervient en professionnel : « Fais comme ça... » « Tu mets trop de ciment... » « Sers-toi du fil à plomb... » Un jour, on s'aperçoit qu'un mur ne monte pas droit. On redresse. Le film des travaux fait revivre les grands moments de l'aventure. On voit arriver une vieille bétonneuse conduite par un cuisinier de l'hôpital. On voit deux employés de la laiterie du Pont de Soule qui s'interrogent pour savoir s'il faut mettre de l'eau dans le béton. Image d'un rassemblement de tracteurs. C'était la journée des engins, réunis pour tasser la terre autour du bâtiment. On avait loué une pelle mécanique et la durée de la location dépendait de la ponctualité des tracteurs. Ils étaient là dès l'aube... On raconte aussi l'épisode où Monique Jourdan, qui travaillait avec une équipe de femmes à la pose du papier, se retourna et, du haut de son échelle, vit sept mètres cinquante de vide sous ses pieds. Un effet tel qu'il lui fut impossible de bouger d'un pouce. On dut l'aider à redescendre.

## Vivre en paix à l'ombre du clocher

« On compte sur les doigts les gens qui n'ont rien donné », dit Mme Lelièvre. Ceux qui ne mettaient pas la main à la pâte offraient de l'argent. Ou des meubles, comme M. le curé. La belle plaque en cœur de chêne poli qui porte la date de l'inauguration est le cadeau d'un agriculteur. Le fanion aux armes de Normandie est l'œuvre d'un retraité... Cette mairie, on l'aime. Il ne se passe pas de jour sans que quelqu'un vienne arroser les fleurs, tailler la pelouse, planter un arbuste. Sans rien dire à personne. Anonymement...

Une action collective aussi importante ne peut que renforcer la solidarité des habitants. Un fermier, conseiller municipal, M. Heurtaux, parle de « cause commune », et c'est ce qui explique la ténacité qui s'est manifestée jusqu'au bout. Parce qu'enfin, « il fallait le faire », comme on dit d'un exploit. Mme Coquière convient qu'il était temps que cela se termine... Lassitude, gêne sensible pour la vie familiale, fatigue aussi, autant de servitudes qui font dire à M. Heurtaux : « On est content de l'avoir fait, mais c'était dur ».

La vie associative s'est développée de façon fulgurante à Bricqueville. L'année de la construction, six jeunes de la paroisse allaient passer trois semaines à la Mission de Kinkala, au Congo-Brazzaville. L'esprit d'entreprise fait école. Détail à peu